

Une Abitibi traîtresse au XVII^e siècle

Louis-J. Boucher, ptre

Volume 13, Number 1, juin 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301958ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301958ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boucher, L.-J. (1959). Une Abitibi traîtresse au XVII^e siècle. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 13(1), 93–96. <https://doi.org/10.7202/301958ar>

UNE ABITIBI TRAITRESSE AU XVII^e SIÈCLE

Notre histoire n'a pas fini de nous en apprendre. Que de connaissances ne faut-il pas cependant pour en parfaire l'étude ! Les historiens ont du moins ce mérite d'élever sans cesse le niveau culturel de leurs lecteurs.

Dans le Nord de l'Ontario, nous avons tous entendu parler de cette fameuse expédition de 1686 sur la rivière Abitibi. Nous savons aussi que Pierre Lemoyne d'Iberville en faisait partie. M. le chanoine Lionel Groulx, dans « Notre Grande Aventure », et M. Guy Frégault, dans « Iberville le Conquérant », ne manquent pas de nous renseigner judicieusement sur ce célèbre passage en notre territoire. Comme il est normal, j'ai trouvé une imprécision dans le texte de l'un et de l'autre. Elle porte sur la noyade du 10 juin, celle de Noël Leblanc, où d'Iberville faillit périr lui-même. Donc, un sujet intéressant.

Une question disputée

Les historiens font mention de l'événement à deux endroits différents. Dans « Notre Grande Aventure », il est question de la Chute à l'Iroquois. M. Frégault au contraire situe la noyade à l'embouchure de la rivière Frederick House, sur ce qu'on est convenu d'appeler par ici, la Grande Abitibi. Ce dernier donne probablement confiance à l'abbé Ivanhoë Caron, qui parle d'un « rapide de l'île » à cet endroit. L'abbé a visité la région avant d'éditer le journal de l'expédition. Il n'a pas parcouru les abords de la Petite Abitibi, parallèle à la Grande. Il ne semble pas du moins en avoir tenu compte.

La Chute à l'Iroquois

Ce premier endroit paraît plausible. Sa hauteur, sa célébrité dans la légende indienne, l'esprit aventurier des voyageurs, leur jeune âge, tout concourt à nous persuader qu'ils commirent là un acte de témérité.

Le journal de l'expédition a fait naître mon scepticisme pour cet endroit. Le Chevalier de Troyes écrit: « Le canot s'estant empli, peut estre parce que il estoit trop chargé... » N'aurait-on pas jeté un peu de lest avant de se lancer d'une telle hauteur ? Et puis, après l'accident, on discontinue le voyage. Au moins pour quelques heures. Il le faut bien. « Amidyle sr Lallemand prist hauteur et a trouvé 49° degrey 30 minutes. » Or « Iroquois Falls », sur une carte routière d'aujourd'hui, est à 48°,45'.* Il aurait fallu aller très vite après la noyade. Y a-t-il une possibilité d'erreur dans les calculs de Pierre Allemand ? Nous verrons.

Le « point . . . de la rivière Frederick House »

L'endroit est à 49°,10'. Mais la rivière, (« Grande Abitibi »), continue tout droit vers le nord. Comment allons-nous expliquer qu'une prise de hauteur le lendemain nous ramène à 49°,5' ? C'est ce que M. l'abbé Ivanhoë Caron ne s'est pas demandé avant d'écrire: « C'est dans le « rapide de l'île », quelques milles avant la jonction de la rivière Abitibi et de la rivière Frederick House, qu'eut lieu cette triste noyade ». Elle est triste sans doute; mais est-elle au véritable endroit ?

Il fallait faire un portage de 5 bons milles pour atteindre cette embouchure de la Frederick House dans le commencement de la Grande Abitibi. Or ce portage très important n'est nullement indiqué dans sa longueur. Les autres le sont toujours. On parle d'un trajet de six lieues, environ dix-huit milles, (en canot sans aucun doute) ; puis le portage qui survient se confond avec un « traînage ». Il n'était pas de rigueur de traîner les canots dans les sentiers: on devait les porter sur ses épaules. Et les bagages ? Avec quoi les aurait-on traînés ? Il faut entendre un « traînage » court dans une eau peu profonde.

Les géographes ancien et moderne

Une coutume nous éclaire un peu: celle de Pierre Allemand. Le 2 avril, le 25 mai, il ne prend la hauteur que dans un détour

* La Chute de l'Iroquois fut probablement traversée ou dépassée le 8 juin.

de la rivière. Ne ferait-il pas de même, et toujours à midi, les 10 et 11 juin ? Par conséquent, si deux hauteurs consécutives nous sont données, c'est qu'on a changé deux fois de direction. Où localiser cette ligne brisée ? Je regarde sur ma carte routière la Petite Abitibi, qui décrit le chiffre 7 avant de se jeter dans la Grande. Elle est invisible sur la carte du géographe F.-R. Genest à la fin de l'édition 1918 : « Journal de l'expédition ». Impossible, me dira-t-on : par rapport à l'autre, cette branche de la rivière est impraticable. On ne la prenait jamais. D'accord. Mais précisément, qui nous dit que, pour cette unique fois, le Chevalier de Troyes ne l'a pas prise ? Qui nous dit que les guides indiens, qui s'esquiveront quatre jours plus tard, l'ont parfaitement renseigné ? Personne ne peut rien affirmer si oui ou non il y a eu méprise. Pardon. Il y a quelqu'un pour nous l'apprendre à travers les siècles. C'est Pierre Allemand.

La voix du géographe

Première coordonnée dans le journal : 49° ,30'. Sur ma carte routière, en haut du chiffre 7 à l'est : 49° ,20'. Formidable ! Une différence tout au plus de 10'. Deuxième coordonnée dans le journal, à l'ouest cette fois : 49° ,5'. Sur ma carte : 49° ,15'. Plus formidable encore ! La même marge de 10'.* Décidément, s'il s'est trompé, Pierre l'a fait avec une logique impeccable. Comment fonctionnait son astrolabe ? Je n'en sais rien. Mais n'a-t-il pas dit tout ce qu'il avait à dire ?

Au lendemain d'un accident

Voyons si l'écriture ne bouderait pas les chiffres. « L'unzie, je partis au soleil levant. Nostre journée fut d'unze lieues dans lesquelles nous fimes trois portages, dont le premier est de 300 pas, le second de 250. Ils sont fort près après les uns des autres. Le sieur l'allemand prit hauteur et trouva 49 degrey 5 minutes. »

Le texte ne dit pas si c'est à midi qu'on a pris la hauteur. Mais une autre heure aurait été une révolution. La distance d'une seule journée fut de trente-trois milles. D'un coin de ri-

* Rapport probable entre l'heure vraie et l'heure du méridien. — Plus précis : 11', 21'.

vière à l'autre il y a environ une dizaine de milles. On n'aura sans aucun doute fait, dans l'avant-midi, que deux portages sur cette distance impraticable pour le canotage. On aurait sans doute fait davantage ; mais il fallait prendre la hauteur.

Portage ou traînage

Pour une dernière explication, retournons sur les lieux de l'accident. On vient de nous mesurer en pas les deux derniers portages. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait pour celui d'avant la noyade. C'est parce qu'à mon avis, on marchait, la plupart du temps, dans l'eau à cause des bords escarpés de cette rivière. On traînait ainsi les canots à travers les cascades rocailleuses au péril de les endommager. Ce qui pouvait arriver, arriva : celui de d'Iberville et du charpentier Leblanc, plus pesant, fut détérioré. D'où ce « recroc de bouillon », qui veut probablement désigner une réparation de peu de durée. Le journal mentionne que ce « traînage... fut funeste à un de nos meilleurs hommes... » Trahison de la rivière et peut-être des indiens.

Cette noyade sur l'Abitibi forme un court épisode. Comment ne pas reconnaître une fois de plus les dangers de l'expédition, surmontés par tant d'endurance et de courage. La présence d'esprit de d'Iberville prend déjà la vedette. Mais il y a, à mon avis, ce coup d'œil magique de Pierre Allemand, qui, avec son humble astrolabe, dans un pays inconnu, prend figure de mathématicien et de géographe moderne.

Louis-J. BOUCHER, ptre.

*Ste-Elisabeth-de-Coppell,
Cté de Cochrane, Ont.*